

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 10

Artikel: Au bon vieux temps des diligences
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206735>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Des mulets sont attachés devant tous les greniers et tous les chalets ; et les femmes qui viennent de très loin, qui sont en route depuis trois heures du matin, procèdent à leur toilette, en plein air ; elles érachent dans leurs mains, lissent leurs cheveux, secouent la poussière de leur robe, déplient le tablier de cérémonie et l'attachent à leur ceinture.

Les cloches sonnent un dernier appel. Tous les groupes qui stationnent sur le chemin se dirigent vers l'église, d'un pas lent de montagnard ; et par les escaliers extérieurs des vieilles maisons, suspendus dans l'air bleu, nous voyons descendre des bandes de jeunes filles au souliers découpés et tuisants, aux robes flottantes sur les jambes et au coquet chapeau chaviré sur l'oreille. Ces figures fraîches, aux joues roses, aux sourires éclatants, sortant de ces masures branlantes, de ces trous noirs, font songer au joyeux cortège du Printemps des envolées de couleurs joyeuses ; les pénitents blancs eux-mêmes, engoncés dans leurs chemises de mort, font, dans la perspective montante et allongée de la rue, un effet qui n'a rien de triste ni de lugubre : on dirait une procession d'ombres blanches, qui se déroule dans une immense fresque vivante, — une fresque plaquant des couleurs vives, des rouges, des blancs, des ors, en pleine lumière, en plein soleil.

Dès que la procession est rentrée, nous descendons et allons nous mettre aux derniers bancs. L'église est très simple ; pas d'autres tableaux que ceux des stations du chemin de la croix. Au-dessus du maître-autel, fort bien orné, plane un immense saint Esprit. Les hommes sont en avant, occupant la place d'honneur, tandis que les femmes sont reléguées en arrière, dans les bas-côtés. Celles qui sont arrivées en retard restent dehors, près de la porte. Autour de nous, c'est une vraie *nursery*, — il y a une quinzaine de femmes qui nourrissent ; et c'est un singulier spectacle que de voir tous ces seins ronds gonflés de lait, qui sortent des corsages dégrafés, pendant que M. le curé, monté en chaire, fait un éloquent discours sur la virginité. Cette *nursery* transportée en cet endroit est d'une naïveté primitive si charmante qu'il faudrait avoir une triple âme de tartufe pour s'en offusquer. Les peintres italiens n'ont-ils pas orné les églises les plus belles, du tableau de la Vierge donnant à téter au divin enfant ? Ceux qui sont sevrés, les bambins et les bambines, jouent entre eux, grignotent du pain et croquent des pommes, absolument insensibles aux effets d'éloquence sacrée de M. le curé. Il y a là un marmot aux yeux bleus et aux cheveux frisés qui nous amuse beaucoup : il bourre de pain la bouche de sa petite sœur, couchée dans les bras de sa mère, et, comme le pain ne peut descendre, il l'empile avec le manche de son couteau. D'autres enfants rongent des médailles de chapelets, se donnent des tapes avec une espièglerie de petits chats, en poussant des cris qui ne dérangent personne.

En Valais, la religion catholique a quelque chose de souriant et d'ouvert, un côté pittoresque et artistique qui attire et qui séduit. On sent un culte pratiqué sans hypocrisie et sans contrainte ; c'est la communauté fraternelle et non le troupeau tremblant conduit par la menace perpétuelle de l'enfer et du gendarme, du juge de paix et du syndic.

De temps en temps, une sonnerie éclate ; le sacristain fait tourner un disque garni de clochettes, débouchant à la fin de l'hiver, d'une sombre forêt sans feuilles, dans les prés ensoleillés.

L'office commence. L'orgue déroule ses grandes vagues d'harmonie sur les têtes courbées des fidèles. Des cris s'élèvent, mâles, vibrants. Ce sont les hommes qui chantent. Le village est désert. Seuls, les mulets remuent en mangeant leur botte de foin ; des hirondelles volent en rond, en poussant des cris aigus, autour de la tour carrée de l'église ; et, au fond de la vallée, la Dent Blanche, éblouissante de blancheur, se dresse comme un grand tabernacle de marbre, comme un grand autel d'argent qui monte jusqu'au ciel, — donnant, bien mieux que l'église aux murs étroits, une idée de la puissance et de la grandeur du dieu créateur.

Mais voici les cloches qui sonnent de nouveau, qui carillonnent à tout casser et dont le grand tapage tombe jusqu'au fond de la vallée.

Devant le portail de l'église se montre une croix d'argent emmanchée à une longue perche, puis apparaissent des hommes qui brandissent des bannières étincelantes de dorures. Ils s'avancent la mine rébarbative et fière, pareils à des moines espagnols déployant des drapeaux de guerre.

C'est la procession.

Lentement elle se déroule à travers le cimetière, à travers les rues et les ruelles du village, qu'elle remplit tout d'un coup de la gaieté de ses couleurs, de la fantaisie de ses bariolages, du bruit assourdissant de ses clochettes, du tumulte imposant de ses chants. On dirait des centaines de figurants et de choristes qui envahissent ensemble la scène d'un immense théâtre.

Derrière les deux bannières, qui sont garnies de sonnettes, comme les chapeaux chinois, et qui ondulent en larges flammes rouges, marchent, dans un pieux abaïssement de paupières, les jeunes filles, les blanches pucelles sous leur voile original, les femmes, le front recouvert d'un linge blanc symbolique et dont les pans volent comme des ailes ; quelques-unes portent leur chapeau à la main, d'autres le gardent sur la tête, la serviette jetée par dessus. Elles ont toutes un bouquet au corsage, sauf les vieilles, les toutes vieilles à la peau de cire jaune crevassée de rides et reluisante d'écaïlles, qui portent le plastron de cuir brodé et découpé en cœur. Oh ! il y a de bien vieilles de sèches, de parcheminées, comme taillées à coups de serpe dans une racine de buis, et qui ressemblent aux Parques. Le chef branlant, la voix cassée et chevrotante, elles marmotent des litanies en balançant de longs chapelets dont les médailles de cuivre ont des éclats fauves et tintent jusque dans leurs jambes. En passant, elles prennent un morceau de pain béni dans la petite corbeille que leur tend un gros bonnet du village, un homme cossu, la figure d'un rouge cardinalesque, les joues luisantes et bien rasées, l'air d'un aubergiste voué à une cuisine grasse, une houpette de cheveux dressée au sommet de l'occiput et retombant en queue de rat. Comme elles marchent plusieurs de front, celle de droite qui a pris le pain le partage avec les autres, et elles cessent un moment leurs prières pour manger et causer ensemble. Des petits enfants trottaient en donnant la main à leur mère et en suçant leur pouce.

Viennent ensuite les hommes, revêtus de la chemise des pénitents blancs, de la chemise funèbre qui les couvre presque tout entiers, les emprisonne comme dans une cagoule blanche. Ils ressemblent à des gens qui se sont sauvés de leur lit, en costume de nuit. Le soleil tape sur leur nuque musclée, fait luire leur peau roussie, rugueuse comme l'écorce des mélèzes. Il y en a un dont le crâne est chauve et la figure si maigre, si décharnée, — tous ses os sortant en relief, les tendons saillant sous la chair brûlée, — qu'on dirait une statue de bronze, un de ces vieux bronzes florentins personnifiant l'Ascétisme et la Faim.

Puis, ce sont les chantes qui entourent le dais sous lequel le curé promène le saint sacrement, les chantes en chemise qui tiennent de gros livres aux pages réglées et ponctuées de notes noires ; ils ouvrent des bouches à avaler des montagnes et marchent raides, la tête en l'air, les reins cambrés en arrière, le ventre en avant, la poitrine ronde, tandis que près d'eux un enfant de chœur en robe rouge, les cheveux taillés ras, agite une sonnette, et que des hommes, également en costume blanc, portent des cierges entourés d'un cornet de papier gris afin que le mouvement et l'air ne les éteignent pas.

La procession descend la rue, disparaît, puis reparaît, secouant à chaque pas ses clochettes, ses bannières, agitant les plumes du dais, des broderies, des dorures dont le déploiement dans l'air bleu, sous ce beau soleil clair de montagne, met suspendu près de l'autel. Alors, tout le monde s'incline et se frappe la poitrine, dans un *mea culpa* solennel. L'offertoire est commencé. Les femmes, qui portent une serviette blanche sur la tête en signe de deuil, s'avancent vers le chœur avec une chandelle allumée. Le curé leur donne une relique à baiser, et le sacristain souffle la chandelle et s'en empare.

L'office est terminé.

En sortant, beaucoup d'hommes enlèvent leur chemise, la plient et la mettent sous leur bras, tandis que d'autres continuent à circuler à travers le village dans leur costume de pénitents. Nous en voyons un qui, ainsi affublé, enfourche son mulet et part en galopant de la façon la plus drôle, — comme un Arabe dans son bournous ou un fantôme à cheval.

* Ce linge, symbole du suaire, est tout simplement une serviette.

Sur le cimetière, les jeunes filles en tabliers de couleurs, coiffées de leur coquet chapeau en coup de vent, forment des groupes d'une gentillesse exquise, puis, tout d'un coup, se prenant par la main, elles s'envolent en courant et en riant, montrant, dans leur fuite et sous leurs robes soulevées, toute une rangée de gros mollets blancs emmanchés de souliers noirs.

VICTOR TISSOT.

Au bon vieux temps des diligences

La vieille diligence est au complet, c'est dire que l'on y est très serré.

On a une quinzaine de kilomètres à faire, mais, bast ! ce sera vite fait, et les jeunes touristes, qui occupent l'intérieur, acceptent gaiement ce peu confortable voyage.

Au moment où la diligence va partir, une ravissante tête de jeune fille se montre à la portière.

— Pardon, messieurs, dit la charmante enfant, y a-t-il une place à l'intérieur ?

— Très certainement, répondent tous les voyageurs à la fois.

La jolie fille remercie d'un sourire, paie sa place au conducteur qui murmure :

— Enfin, puisque ces messieurs le veulent, je ne m'y oppose pas.

Puis, la charmante fille fait quelques pas, et va chercher un énorme vieux monsieur qu'elle amène par la main : elle le pousse sur le marchepied et lui dit :

— Allez, grand'père, il y a une place.

Et elle grimpe lestement sur l'impériale pendant que l'énorme monsieur s'effondre sur deux voyageurs.

A la mémoire de Edouard Rod.

L'idée d'élever un monument destiné à honorer Edouard Rod à Nyon, sa ville natale, a surgi à la fois sur plusieurs points de la Suisse romande.

L'Association de la Presse vaudoise, le *Journal de Genève* et l'Institut national genevois, sans s'être concertés au préalable, avaient décidé d'en prendre l'initiative.

On a pensé que toutes ces bonnes volontés devaient s'unir pour donner à l'entreprise la caractère intercantonal et romand qui lui appartient, et atteindre le but d'un commun effort.

A cet effet, tous les amis et admirateurs d'Edouard Rod, comme toutes les personnes que le projet intéresse, sont convoqués à se réunir, à Nyon, à l'Hôtel des Alpes, près de la gare, aujourd'hui 5 mars, à 4 heures de l'après-midi, pour jeter les bases de l'entreprise.

Au plaisir !

Demain dimanche, au Théâtre, deux spectacles vraiment de choix : en matinée, *La Petite Choccolatière*, l'amusante pièce qui ne peut quitter l'affiche ; en soirée, *La Griffie*, de Bernstein. — Mardi 8, dernière représentation populaire. — Jeudi 10, réveil de l'ancien répertoire : *Mlle de la Seiglière*, 4 actes de Jules Sandeau.

Au Kursaal, en attendant que le rideau se lève sur les merveilles de la revue annuelle, une semaine de joyeuse opérette : *Qui qu'a vu Ninette ?* montée avec grand soin et admirablement interprétée.

Le Lumen, avant de commencer les transformations qui vont en faire une des jolies salles de spectacle de Lausanne, s'effortera de composer des programmes alléchants, qui attirent de nombreux spectateurs.

Quant au Luz, il n'a qu'à continuer ses spectacles ininterrompus, une innovation fort goûtée et à laquelle il doit une série de salles comblées.

Sauce pour poissons.

Faites revenir cinq oignons coupés fin et une cuillerée de Maïzena avec un morceau de beurre et ensuite bouillie dans l'eau de poisson, ajoutez ensuite, en remuant, un morceau de sucre, un peu de vinaigre et quelques pincées de noix de muscade.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.